



février-mars
08



Moi, Dieu Merci qui vis ici

› THIERRY LENAIN & OLIVIER BALEZ

Pages 2 › 4

Le nouvel album de **Thierry Lenain** et **Olivier Balez** – le tandem déjà responsable de *Wahid* – est de retour avec un livre formidable où l'engagement chemine de concert avec l'élaboration d'une forme idéale.



ABécédaire

› LES ÉDITIONS L'ÉDUNE

Page 5

Pari risqué des éditions L'Édune avec cette collection – 20 livres et 21 dessinateurs de talent pour 26 lettres – dont la direction artistique a été confiée à **Régis Lejonc**. Et au final, une audace récompensée.

La classe ouvrière, c'est pas du cinéma !

Au programme de cette cinquième édition, des débats et rencontres sur *Mai-1968* ou *La Commune de 1871* (avec le film de Peter Watkins).

Films, tables rondes, débats : un programme auquel Comptines et Comptines & Cie s'associent avec plaisir, notamment avec une bibliographie consacrée au joli moi de mai 68, en ligne sur notre site à la mi-février.

Les festivités se poursuivent **jusqu'au 26 février** – informations et détail des animations à Comptines et au cinéma Utopia.

30 ans de Comptines !

Petit avant-goût des 30 ans de votre librairie préférée : ce sera **du 4 au 8 juin** et on vous promet plein de **surprises** !

À commencer par un partenariat avec le festival jeune public **L'Échappée belle** de Blanquefort, et un anniversaire placé sous le signe d'*Alice au pays des merveilles* : des **auteurs invités**, des **journées professionnelles**, des **rencontres**, des **lectures**, et même un grand goûter du Chapelier fou pour ouvrir le bal ! Toutes les informations dans la prochaine *Newsletter*, qui paraîtra début avril.

Quelle éducation à l'image ?

› Boris Barbiéri

Au printemps 2008, Comptines fête ses 30 ans. Âge vénérable (pour une librairie en tout cas) et qui nous incite plus que jamais à nous interroger sur notre parcours et le sens de notre action.

Inutile de s'étendre sur l'évolution de la littérature jeunesse, à commencer par le flot des sorties – plusieurs milliers chaque année, tous genres confondus, de l'album petite enfance au roman pour ados. Notre rôle de prescripteurs est à l'évidence plus important que jamais. Nous l'exerçons au quotidien auprès du public de la librairie, mais aussi sur le site internet de Comptines et Cie et dans le cadre plus modeste de ces colonnes. Il ne s'agit pas seulement de trier le bon grain de l'ivraie, mais aussi de faire preuve de pédagogie dans l'affirmation de nos choix. Les œuvres de qualité (et il y en a beaucoup), il nous appartient d'en cerner et d'en mettre en relief les mérites, ce qui revient au fond à se poser une poignée de questions, toujours les mêmes : quel regard portent-elles sur le monde ? Avec quelle *écriture*, qu'il s'agisse de texte, de dessin, ou des deux ? Avec quel degré d'expressivité, et par quoi passe-t-il ?

Et *last but not least*, qu'est-ce qui leur appartient en propre ? Qu'est-ce qu'elles expriment que seule la littérature, au sens large, est capable d'exprimer ?

Notre mission est là, aujourd'hui comme hier. Faire des choix et les assumer. Informer le public et mettre à sa disposition les outils nécessaires à son libre-arbitre. En un mot, considérer la littérature en particulier et l'art en général comme le poisson-pilote d'une société, et pas comme un supplément d'âme.

Les livres pour la jeunesse, les albums en particulier, participent de cette explosion de l'image qui s'exprime aussi bien dans les

arts graphiques, la photographie, la bande dessinée, les jeux vidéo ou le cinéma – même s'ils passent par le papier et l'écrit. Ils construisent aussi l'image que nous (les auteurs, les éditeurs, les libraires, le public) nous faisons de la jeunesse à travers leur prisme.

Tout cela pour revendiquer, nous aussi, notre part dans l'élaboration d'une « éducation à l'image ». À ce jour, l'expression recouvre essentiellement l'image animée (et plus particulièrement le cinéma), tirant un trait sur 30 siècles de peinture et d'arts visuels (si l'on s'abstient de remonter à l'art pariétal), ou sur 150 ans de photographie. L'œuvre de Giotto est fondamentale dans l'histoire de la peinture – une rupture complète avec plusieurs siècles de tradition représentative – mais Giotto n'a pas sa place dans ce qu'on appelle « l'éducation à l'image ». Idem pour la Renaissance italienne et les fondements de la perspective classique. Prétendre éclairer le public (encore est-ce pour l'essentiel le public scolaire, ce qui n'est pas rien – mais certainement pas tout) sur le cinéma sans inscrire ce travail dans une réflexion plus large sur l'histoire des formes, c'est très restrictif. Seul un cloisonnement rigide a pu permettre ce défaut d'ambition et de croisements interdisciplinaires. Comment parler de *Senso* sans parler d'opéra ? Comment aborder le western sans le relier à la peinture de George Catlin ou aux photos d'Edward S. Curtis ? Comment parler de cinéma sans parler de littérature, de théâtre, de peinture, de musique, de bande dessinée ? D'histoire de l'art, d'histoire des mentalités, d'Histoire tout court ?

Avec nos moyens (c'est à dire pas d'argent mais beaucoup de bonne volonté), éclairer par l'analyse et appréhender la littérature jeunesse par les multiples carrefours artistiques qu'elle croise, voilà l'ambition que nous visons. Parler de littérature jeunesse, oui ; en reconnaître les mérites et le langage spécifiques, oui. Mais pas nous couper du monde. Pour ses 30 ans, Comptines s'associe au festival *L'Échappée belle* » de Blanquefort, une référence dans le spectacle vivant pour le jeune public – pour le public tout court. Vous en saurez plus dans les semaines qui viennent, mais c'est le signe que nous envisageons cet anniversaire pas seulement comme une commémoration, mais aussi comme une ouverture. Aucun art, aucune forme d'expression n'est une île.

Moi, Dieu Merci qui vis ici

Le nouvel album de **Thierry Lenain** et **Olivier Balez** nous a séduit par son acuité, sa capacité à articuler dans une œuvre d'une cohérence remarquable une foule de questionnements complexes et pleinement d'actualité. En complément de la **critique** d'Ariane Tapinos (cf. p. 4 ; également disponible en ligne), une approche de l'univers de cet album, dès à présent disponible en librairie : nous nous sommes plus particulièrement intéressés à la manière dont les auteurs ouvrent et referment leur histoire – très significative de leur démarche – et à la conception de cet album, une aventure en soi (cf. p. 4).

Nous vous invitons par ailleurs à **rencontrer** Thierry Lenain, à Comptines, le **vendredi 14 mars à 17h** – rencontre organisée avec **RESF** (Réseau éducation sans frontières) et animée par **Patrick Geffard**. Elle sera précédée d'une **lecture** de l'album.

Enfin, **du mardi 4 au vendredi 14 mars**, Comptines accueille une **exposition** d'illustrations extraites de *Moi, Dieu Merci...* : un hommage supplémentaire à cette exemplaire réussite.

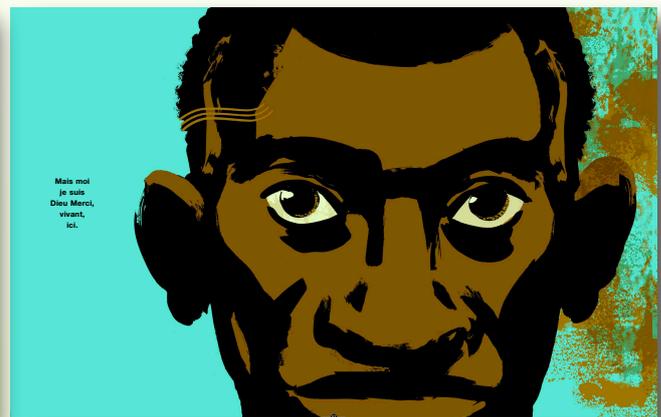
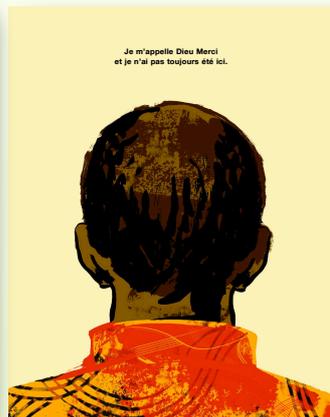
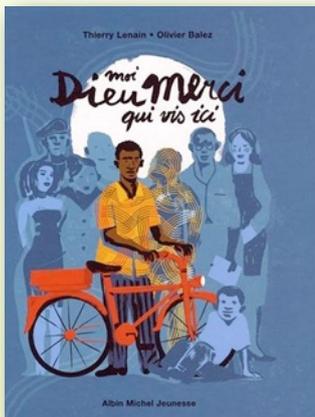
Ouverture ► C'est en quelque sorte l'envers d'une fiche anthropométrique et le premier d'une série de contrepieds : le personnage apparaît de dos, cadré aux épaules. Face à lui, et face à nous, peut-être le vide, peut-être un destin encore à écrire. Le personnage tourne également le dos à son passé, en l'occurrence à son pays natal, l'Angola. Ce passé et ce pays pourtant, Dieu Merci les porte littéralement sur lui et en lui, symbolisés par ce vêtement dont nous ne voyons que le col et les épaules. Vêtement affecté d'une dimension positive : son caractère à l'évidence chatoyant. Une beauté ambiguë, toutefois : le rouge évoque aussi le sang, qui semble maculer le dos du personnage.

C'est d'autant plus troublant que nous avons affaire à un individu sans visage : peut-être se cache-t-il, peut-être aussi lui dénie-t-on une identité – cette même identité

que le texte affirme pourtant, avec un laconisme percutant.

Conclusion ► Nous sommes en *présence* (expression tout à fait de circonstance ici) d'un être qui non seulement ne se cache plus, mais s'affirme avec force. Double page parfaitement complémentaire de la première (et d'ailleurs deux fois plus grande ; on notera également le fond à dominante bleue, complémentaire du jaune crème du début), ce sont seulement les traits de Dieu Merci que nous voyons, son regard profond qui nous fixe et nous incite (nous force ?) à réfléchir. L'opposition entre les deux fonds de couleur qui encadrent ce visage peut se lire de plusieurs manières :
> À gauche, un **horizon dégagé** (de toute menace) **face à un horizon brouillé**, incertain par définition. Dieu Merci laisse derrière lui un pays et un passé fait de sentiments mêlés. Sur le

► LA COUVERTURE, LA PREMIÈRE PAGE ET LA DOUBLE-PAGE QUI CLÔT L'ALBUM : DIEU MERCI, DE LA CONDITION DE SANS-PAPIERS À L’AFFIRMATION DE SOI.



plan graphique, ce passé prolonge le côté gauche du visage, il empiète même sur l'oreille du personnage : un passé toujours là donc, émanation des souvenirs et des sentiments de Dieu Merci.

► **Des idées toutes faites face à une pensée à l'œuvre.** D'un côté le fond uni représente une forme de certitude, de pensée fondée sur l'unicité de la vision et de l'appréhension de l'autre ; une pensée monolithique en quelque sorte. De l'autre côté, le bleu se mélange à l'ocre. Sentiments mêlés, on vu, mais aussi représentation abstraite d'un monde où tout n'est pas d'une pièce, où un seul paramètre et une seule explication ne suffisent pas à épuiser la complexité des situations et des êtres. Les services de M. Hortefeux envisagent les sans-papiers comme une statistique, une masse indifférenciée ; Thierry Lenain et Olivier Balez comme des *individus*.

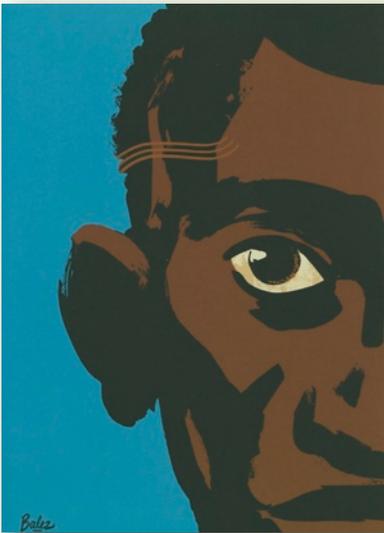
Le cri ► On l'a vu, l'entrée en matière et la conclusion de l'album nous proposent deux « portraits » du personnage, deux portraits incomplets : sur le premier, nous ne voyons pas son visage ; sur le second, le visage est cadré en gros plan et nous ne le voyons pas entièrement, signe d'une

construction (dans un nouveau monde, un nouveau milieu) encore à parachever.

Mais ce portrait apparaîtra comme incomplet de manière récurrente, tout au long de l'album. Notamment à travers deux autres gros plans complétant ceux déjà évoqués : lorsque Dieu Merci est derrière les barreaux ; lorsqu'il appelle au secours à travers la vitre brisée. Cet instant est particulièrement important dans l'album : c'est là que le personnage se met à exister pour les autres, là qu'il se révèle, qu'il brise la vitre qui le sépare de la foule, de l'anonymat, du carcan des apparences. À travers la vitre s'engouffre l'air frais et résonne le cri d'un individu jusqu'alors muet. Le cri résonne pour la vieille dame, pour les horreurs vécues en Angola ; c'est la révolte contre une condition misérable qui ne peut plus durer. Voilà ce que cristallise ce cri : une alerte, une douleur, une révolte. C'est aussi le cri d'un nouveau-né, de celui qui accède à une nouvelle vie, au bord de l'eau, le regard tourné vers une patrie désormais inaccessible.

Flux vital ► D'abord, c'est un bleu outremer qui englobe les personnages à l'exception de celui qui donne son titre à cet album, Dieu Merci. À lui appartient la diversité des couleurs face à

l'uniformité qui l'entoure. On voit bien d'ailleurs qu'il n'est pas tout à fait seul, qu'une silhouette indéterminée est à ses côtés. Entre Dieu Merci et ce « fantôme », dépourvu de traits, circule un flux, un flux dynamique. Il s'agit, nous l'apprendrons plus tard, de Papa Kiluanji, le grand-père, qui « en partant m'a serré si fort la main qu'en moi il a versé toute sa vie ». Ce flux vital matérialisé par des arabesques de couleur aux reflets mouvants d'une page à l'autre, c'est la vie qui trouve son chemin, c'est l'exil, la trajectoire du bateau et de l'avion, c'est aussi l'empathie et tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, communique, se transmet, à commencer par les sentiments. Ce flux est multiple, virevoltant, insaisissable – et probablement invisible à tous, sauf à Dieu Merci et au lecteur. Vers la fin, il s'épanche même dans les airs pour former la silhouette d'une colombe. Et dans la double-page qui synthétise l'horreur des massacres, il est à la fois une émanation du sang versé, de l'odeur lourd du carnage, de la chair morte et putréfiée (en haut à gauche, où il surplombe une véritable « moisson rouge ») et une variation virevoltante et apaisante aux barbelets, également aux formies arrondies mais tressées d'épines (en bas à droite).



► UNE VERSION NON RETENUE (ET POURTANT SUPERBE) DE LA COUVERTURE DE L'ALBUM.

CRITIQUE

C'est l'histoire de Dieu Merci, un Angolais qui a fuit la guerre et son « pays prison » où chaque visage pouvait être celui de son bourreau. C'est l'histoire de Dieu Merci qui est arrivé ici, en France, sans papiers, sans rien ni personne. C'est l'histoire de Dieu Merci qui a secouru une vieille femme seule et trouvé un nouveau foyer. C'est l'histoire, enfin, de Dieu Merci vivant ici.

Voilà une littérature jeunesse comme on l'aime, celle qui prend parti, qui affiche la couleur, qui s'inscrit dans le bruit du monde et donne à penser aux enfants et aux grands.

La conviction et l'engagement de ses auteurs sont manifestes. Le texte de Thierry Lenain, au plus haut de son talent, est comme porté par son sujet. Il est à lire à haute voix pour entendre la révolte et l'espoir. Les images d'Olivier Balez sont lumineuses et elles ont aussi quelque chose d'implacable, comme celle sur laquelle se referme le livre : Dieu Merci qui regarde le lecteur et semble l'interpeller, l'inviter à prendre ses responsabilités.

Un splendide album sur l'immigration, sur la fraternité aussi.

.....
Ariane Tapinos
.....

L'aventure d'un album



Au printemps 2006, Thierry Lenain prend en notes le témoignage de Dieu Merci, réfugié en France après avoir échappé à la mort dans son Angola natal, ravagé par la guerre civile. Dieu Merci est un homme en sursis : sans papiers officiels, il est menacé d'expulsion vers l'Angola. En dernier recours, Thierry Lenain rassemble ses notes dans un tract qui récapitule le parcours de Dieu Merci, un parcours semblable à celui de milliers de réfugiés politiques – et pourtant un parcours unique, le parcours unique d'un individu.

Même partiellement, le texte mérite d'être cité, car il est éloquent :

« *Cela n'est pas facile pour moi d'exposer ma vie et mes souffrances comme ça. Mais aujourd'hui, je suis au bout du rouleau. J'ai peur pour mes deux enfants. Alors je vais le faire. Je vais le faire pour mes enfants. Je suis né en 1968 en Angola. La guerre civile a commencé dans ce pays quand j'avais sept ans. En 1998, je vivais à Luanda, la capitale. Des militaires descendaient régulièrement dans les quartiers pour enrôler de force les jeunes hommes et les envoyer au front en province. Alors par sécurité j'ai demandé à ma femme d'emmener nos deux enfants et mon autre fils chez sa mère, au village.*

Les militaires sont arrivés dans le quartier le 28 juin. Ils ont voulu que je les suive. Je ne voulais pas aller me battre contre d'autres Angolais, alors je me suis mis à courir avec ceux qui essayaient de fuir. Des jeunes ont été blessés autour de moi, d'autres sont morts. Moi j'ai reçu une balle dans la tête et je me suis écroulé par terre. Quand je me suis réveillé, j'étais à l'hôpital. On m'avait opéré pour retirer la balle logée dans mon crâne. Mais il reste des éclats aujourd'hui encore, et maintenant je dois être suivi médicalement. J'ai un traitement à vie. Je suis resté quarante-cinq jours à l'hôpital. Mes enfants et ma femme ne l'ont

pas su. Ils croyaient que j'étais mort. Mes parents aussi le croyaient.

À la sortie de l'hôpital, on m'a directement mis en prison parce que j'étais considéré comme déserteur. Ma femme et mes enfants ne l'ont toujours pas su. J'étais tout pour mes parents. Ils étaient à ma charge. Je m'occupais d'eux tous les jours. Ils sont morts de désespoir peu après.»

Thierry Lenain poursuit l'histoire : « [en septembre 2006] Dieu Merci a finalement obtenu des papiers. Papiers provisoires, à renouveler en attestant toujours d'un nouveau ceci, d'un nouveau cela... Alors j'ai voulu lui en octroyer d'autres, de ceux qu'on ne délivre pas à un guichet. Et puis... ce témoignage qui avait fini dans la rue, au prix d'une pudeur qu'il avait fallu bafouer, j'ai voulu ne pas l'y laisser, le récupérer, le hisser dans un livre. » On mesure à ces mots l'exigence de l'auteur.

Olivier Balez s'implique à son tour dans le projet et trouve immédiatement le style graphique qui lui convient. L'accord d'Albin Michel intervient dans la foulée et il faut saluer le courage de l'éditeur d'avoir accompagné cette aventure et d'avoir accordé aux auteurs le temps nécessaire à la gestation de l'album. On ne se lasse pas de regarder ces planches où une œuvre chemine et trouve sa forme, son style – sa raison d'être en un mot parce qu'il faut le rappeler : l'accomplissement d'un processus créatif ne peut se satisfaire de bonnes intentions.

Moi Dieu Merci... est un livre, un vrai – et c'est précisément ce qui le distingue d'un tract.

Moi, Dieu Merci qui vis ici

Thierry **Lenain** (txt) & Olivier **Balez** (ill.)

ALBIN MICHEL JEUNESSE
L24,5 x H30,5 cm • 36 pages • 13,5 €
Dépôt légal premier semestre 2008

20 imagiers

Encore un nouvel imagier ? Oui et non. **Les éditions L'édune** innovent pour notre plus grand plaisir et à ce grand classique de la littérature jeunesse (parfois réjouissant et parfois aussi très ennuyeux) ils insufflent un ton et une originalité qui doivent beaucoup au talent de **Régis Lejonec**, directeur artistique de la collection.

26 lettres, 20 albums au format carré et 21 auteurs choisis parmi la fine fleur des illustrateurs jeunesse. Première livraison, de A à E, en attendant la suite.

Une initiative que nous saluons par une **exposition** d'illustrations originales extraites des albums (**du mardi 19 au mercredi 27 février**), ainsi que par une rencontre avec les auteurs **Olivier Latyk**, **Henri Meunier** et **Thierry Murat**, accompagnés de **Cathy et Philippe Lesgourgues**, les heureux éditeurs : ce sera le **mardi 19 février à 18h**, à Comptines.

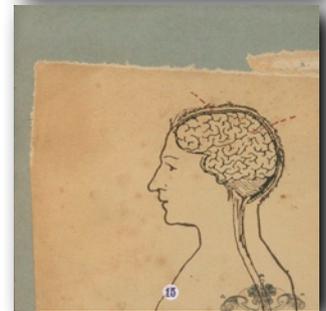
Ce qui frappe au premier coup d'œil lorsqu'on feuillète ces albums, c'est la **variété des techniques employées** : le dessin au trait, la peinture (acrylique ou à l'huile, l'aquarelle, la peinture au couteau), la gouache, les collages, les tampons, les sérigraphies... Mais au-delà de la diversité des approches et des personnalités de chacun, la série se fonde avant tout sur un travail sur la *matière*, sur les *textures* ; considération qui s'applique aussi bien aux objets eux-mêmes qu'aux fonds de page.

Ces albums sont donc avant tout des *gestes* graphiques, caractérisés par un grand sens du détail et de la finition qui s'applique tout autant à la qualité des livres eux-mêmes, réalisés avec beaucoup de soin. On a donc en main des objets à destination de petits et grands bien que leur haute exigence et leur relative austérité (qui dérive souvent de leur ironie et d'un humour souvent à froid) leur donne parfois un côté légèrement élitiste. Voilà en tout cas des ouvrages qu'on a plaisir à avoir

en main, à toucher, à feuilléter ; un charme que l'on sent durable, d'autant que les pages sont loin d'épuiser leur charme à la première lecture.

Vous l'aurez compris, on apprécie cette série en ce qu'elle ne se réduit ni à un « concept » ni à une recette plus ou moins bien déclinée. Tout est ici réinventé d'un volume à l'autre en raison de la personnalité et du style des auteurs. Cette variété n'est pas simplement technique : de l'objet au symbole en passant par la métaphore, du détail à la vue d'ensemble, du dépouillement au raffinement le plus extrême, les images retenues pour illustrer chaque lettre vont de l'évidence à l'association d'idées la plus retorse.

Dernier élément : vous aimez la typographie ? Les auteurs de ces imagiers oui et ils le prouvent par le soin maniaque avec lequel ils ont choisie la leur et son implémentation dans l'espace de la page. C'est aussi à ce genre de « détails » qu'on reconnaît les gens de goût !



20 imagiers

Olivier **Latyk**, Henri **Meunier**, Alfred, **Rascal** et Thierry **Murat** – **ill.** des 5 premiers opus de la collection. Les 5 suivants (F à L) sortiront en mars.

ÉDITIONS L'ÉDUNE

L17 x H17 cm • 36 pages env. • 9,90 € l'unité
Dépôt légal décembre 2007